

Jaune

Ariane Léger

Numéro 4, été 2004

Jean-Marc Fréchette

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2267ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léger, A. (2004). Jaune. *Contre-jour*, (4), 59–68.

Jaune

Ariane Léger

Après la mort de sa mère il y a deux étés, on a repeint les murs de sa chambre à l'acrylique, sans apprêt. Une vague blanche s'est levée, a tout arraché sur son passage : le serin sur une branche, brodé d'après une estampe découpée dans une revue, le chapeau de paille, pendu au clou, la boîte à bijoux, la girafe en peluche et la poupée aux cheveux de laine jaune, à la tête dure et au cou si fragile, qui passait tout le jour sur l'oreiller et ses nuits sur le calorifère. Liquidée la chambre de petite fille, passée à la chaux.

Rien. Il ne se passe rien, se dit Andrée, étendue sur son lit. Avec son ongle sur le mur, elle gratte un peu du latex, met au jour encore une parcelle de l'ancienne peinture à l'huile. Le jonquille onctueux de la tache, derrière l'oreiller, s'étend petit à petit. Andrée ferme les yeux.

Un rayon de fin d'après-midi teinte la chambre de gris et de vert. Dans une boîte vitrée sur la commode, un papillon. Un Cléopâtre. *Gonepteryx cleopatra*, de la famille des piéridés, tout dernier cadeau de son père qui rejoindra dans un tiroir le santon à tunique jaune, la crèche en papier mâché, les maisonnettes en porcelaine, les coquillages qui lui rappellent les bonbons digestifs au citron des restaurants, le morceau d'ambre et les autres papillons, le Soufré et le Souci, le

Tabac d'Espagne, le Julia du Pérou, le Mylothris, le Papilio nobilis nobilis. Tous dans le tiroir avec les sous-vêtements.

C'est déjà presque le soir dans la rue. Sur le trottoir, un enfant passe à vélo, trace un sillon dans les feuilles mortes tombées par paquets. Les fleurs des parterres, devant les façades, se dressent, leurs couleurs, dans le jour terne, plus vives encore qu'en plein été.

*

Marc traverse le salon, s'appuie au calorifère sous la fenêtre qui donne sur la rue. Ils sont arrivés tous les deux à la maison il y a une heure, et Andrée s'est tout de suite enfermée dans sa chambre. Marc a réglé le chauffage à vingt degrés, puis s'est démené pour enfoncer ses deux mallettes dans la garde-robe de l'entrée, a dû forcer un peu la porte coulissante. Il a eu chaud, a enlevé son veston. Après, il a monté les bagages. Le sac de voyage de sa fille – un vieux sac de sport lui ayant appartenu du temps où il jouait au squash – s'est écrasé avec un bruit sourd contre sa porte close. Revenu au rez-de-chaussée, Marc est allé à la cuisine, a jeté un coup d'œil au frigo : presque vide. Au moins, a-t-il pensé, rien n'a moisi. Puis, après avoir remis son veston, il est allé dans le salon et s'est immobilisé devant la fenêtre.

Le fils du voisin, un garçon de cinq ou six ans, passe sur sa bicyclette, écrase les tas de feuilles mortes avec application, avec une certaine mollesse, aussi. Petit imbécile ! pense Marc.

Avant la mort de France, il y avait ici, presque constamment, des bruits de maison, le ronronnement d'appareils électriques, de l'eau courant dans les tuyaux, des mélodies fredonnées. C'est pendant ses deux semaines de congé, après les funérailles, qu'il a pour la première fois pris conscience de leur disparition. Pas immédiatement, non, pas au début quand il aurait voulu retourner travailler, pas ces premiers jours pendant lesquels il avait eu le sentiment qu'on lui imposait un repos inutile, ces quelques jours d'indifférence et de léger dégoût, mais bien plutôt à la fin de la première semaine, lorsqu'il s'était retrouvé, comme maintenant, seul dans

le salon, refaisant ce geste familial de se poster à la fenêtre. Jamais le silence n'avait été aussi parfait. Elle est morte et je ne l'entendrai jamais plus, s'était-il dit, et cette pensée, plus qu'aucune autre, l'avait accablé, tellement affaibli, enfin, qu'il avait pris une troisième semaine de congé. Il avait pourtant toujours eu un peu hâte de partir le lundi matin, après les fins de semaine passées en famille. Est-ce à dire que le reste du temps, quand il était sur la route, une part de lui-même avait aussi aimé, attendu, espéré ces bruits feutrés et moelleux de la maison ? Plus rien aujourd'hui, des claquements de calorifères tout au plus.

Il pense souvent à France. Des pensées furtives, indolores lui viennent plusieurs fois par jour, au réveil ou juste avant de s'endormir, au moment de donner sa commande au restaurant, en présentant un nouveau produit à la première de salle d'un bloc opératoire, entre deux battements de paupières. Penser à sa femme morte ailleurs que chez lui, hors de sa maison, l'a d'abord agacé, puis il a appris à laisser les souvenirs naître et s'évanouir.

Aussi, à vrai dire, ce n'est pas France qui le tourmente ce soir, mais sa fille, Andrée, qui, depuis la fin de l'été, vient de plus en plus troubler ses moments de solitude. En auto, entre le pare-brise et la route, ses deux prunelles rondes, brillantes, opaques lui apparaissent, un visage sans pommettes, sans nez, sans bouche, ni cils ni sourcils. Un seul regard, étanche, énervant, qu'il se surprend à vouloir chasser de son esprit. Ce qui ne l'a pas empêché, en l'apercevant au bas du grand escalier du pensionnat, quand il est allé la chercher tout à l'heure, d'être ému, violemment remué par sa frêle silhouette qui donnait un coup de pied à son grand sac. Alors il a eu ce geste pour elle, de passer sa main sur sa petite tête en l'attirant à lui. Arrête, tu défais mes cheveux, qu'elle lui a dit.

Ne pourrait-elle pas sortir de sa chambre, maintenant ? En même temps, à quoi bon. Ils ont déjà abordé tous les sujets possibles pendant le trajet du pensionnat à la maison. Comment ça va à l'école ? Bien. Tu as des devoirs à faire ? Oui. Beaucoup ? Non. Et avec les copines, ça va ? Oui, oui. Il a pensé, une fois ou deux, varier ses questions, trouver le moyen de susciter des réponses plus longues. Mais il n'aime pas vraiment parler, lui non plus.

Le garçon dans la rue descend de son vélo, se met à gesticuler, à protester de tout son être. Sa mère l'attend dans l'embrasure de la porte d'entrée. Il fait

nuit. L'enfant se tourne vers la rue, donne un grand coup de pied dans les feuilles, n'en fait voler que deux ou trois. Petit imbécile!

Un homme surgit au bout de la rue. Cette démarche un peu dansante, cette façon de tourner dans l'allée, c'est bien Louis. Marc va lui ouvrir. Cette expression faussement contrite, c'est Louis, ça aussi : Je sais, dit-il, j'aurais dû téléphoner avant. Rien pourtant n'est désolé dans son attitude. Tiens, enchaîne-t-il sur un tout autre ton, j'ai apporté le vin. Oh! Mais je peux souper avec vous, j'espère? Qu'est-ce qu'il fait froid, tout à coup! Cette phrase tire Marc de sa torpeur : Ah ça c'est rien. Ça sent déjà l'hiver au Saguenay.

- Je suis passé prendre Andrée avec une heure de retard, ajoute-t-il après un temps. Le trafic sur la 10...
- Elle était fâchée?
- Non. Je ne sais pas. Elle était comme d'habitude.
- Alors peut-être que ça n'avait pas d'importance pour elle.
- Peut-être.
- Tu t'en fais trop.

Définitivement trop, pense Louis. Comme on s'en fait pour une femme. Même alors, on s'en fait trop. N'est-ce pas justement à cause d'une femme qu'il est sorti, ce soir? Laure occupe toutes ses pensées, c'est à rendre fou. Mais rien de mieux, pour se remettre les idées en place, qu'une soirée passée avec un vieil ami, une soirée où les mots peuvent s'évaporer aussitôt prononcés, où on peut tenter d'exprimer une vision, ou exagérer une anecdote sans craindre que ne tombe le couperet du jugement, où la fraîcheur de son haleine n'est plus lourde de conséquences, ou la façon de tenir sa fourchette, ou de tirer sur sa cigarette – est-ce qu'il ne ressemble pas à un canard quand il pompe? Enfin, oui, une soirée où on est dans l'instant, et pas dans la pensée de l'après restaurant, de l'après jette-raccompagne-chez-toi?, de l'après conversation spirituelle dans l'auto. En effet, rien de mieux qu'être écrasé dans ce fauteuil. Marc est sans doute la seule constante dans sa vie, depuis toujours ou presque. Pourtant, Dieu qu'il a changé, depuis le collège. Après sa rencontre avec France, Marc n'a plus jamais été le même. Il ne faut pas se marier. Et alors, faire des enfants, on n'en parle même pas. Depuis quelques temps, avec Marc, c'est Andrée par-ci, Andrée par-là. Le mariage, les enfants, ce sont des erreurs qu'il n'a jamais commises, lui. Quoiqu'il se

serait senti bien seul, à Noël, sans Marc et France. Il faut bien l'admettre, il a souvent pensé qu'ils constituaient sa seule famille. Et il a pleuré, à la mort de France. Oui, il a pleuré, lui qui ne pleure jamais. Il ne peut tout de même s'empêcher de penser que le mariage, ça transforme, ça dénature. Que ça fait vieillir. Quand Marc a commencé à voir Marie-Jeanne, il y a quoi ? Cinq, six ans, peut-être plus ? Peu importe. Au tout début de sa liaison, ils ont bien retrouvé, pour un temps, un peu de l'ambiance du collège, ce plaisir des discussions sur des femmes dont on n'est pas encore sûr. Ça n'a pas duré. Il ne faut pas éterniser une aventure, sinon ça devient un second mariage. Non, surtout pas. Les femmes, il faut les tenir, ça oui, mais à distance. Et prendre les moyens pour calmer ses ardeurs quand tout à coup l'une d'elle nous obsède. Ça y est, il y pense encore. Laure. Merde. Pourquoi n'a-t-elle pas rappelé ?

- Tu as vu Marie-Jeanne, cette semaine ? dit Louis en se levant.
- Mais oui. Nous n'avons pas changé nos habitudes.

Louis, devant le magnétophone, farfouille parmi les boîtiers de cassettes.

- Je te dis ça, parce que... je pense à ça tout à coup... j'aurais peut-être quelqu'un à te présenter. Moi, je n'en veux plus. Tu vois, elle est impossible. Elle me poursuit, me harcèle... m'appelle continuellement. Si j'étais resté chez moi ce soir, j'aurais fini par lui céder ! (Marc, debout à la fenêtre, ne bronche pas.) Mais attention ! Quelle nuque, quel dos... sans parler du reste... En fait, c'est une des meilleures femmes que j'aie rencontrées dans ma vie. Définitivement. Laure, qu'elle s'appelle.

Mais Louis ne peut continuer. Ça lui est arrivé, à quelques reprises, de proposer à Marc des femmes avec qui il avait lui-même une aventure, en insistant un peu, mais sans y croire réellement, sachant que son ami refuserait. Mais Laure... non. Il ne peut pas. Même s'il y a peu de chance que son ami change d'avis. Et de toute façon, Marc n'a tout simplement aucune chance avec elle, c'est très clair : il n'écoute pas de musique. Ça l'a toujours un peu déçu, d'ailleurs, de la part de son ami. À quoi est-on sensible, quand on ne l'est pas à la musique ?

- Mon vieux, il faut absolument que je t'emmène magasiner un lecteur de disques. Et de la musique, surtout.

Marc ne pense jamais à une femme dans ces termes qu'emploie Louis : bonne, meilleure, délicieuse... succulente, même, parfois. Non, quand il pense à Marie-Jeanne, Marc ne pense pas tout de suite à son corps. L'impression est plus vaste. Au début, il y a toute cette blancheur. Un appel fugitif, un engourdissement. Puis, il est vrai, viennent les mains de Marie-Jeanne, petites, un peu pointues, fraîches. Mais un corps à dévorer ? Jamais.

- Tu sais Louis, je crois que je suis heureux avec Marie-Jeanne.
- Alors, je t'en prie, sors-la de son trou. Trouve-lui un petit appartement, un studio à Montréal où tu pourras la visiter quand tu veux. Tu pourrais enfin accepter le poste de direction qu'on t'a offert et cesser de faire de la route.

Son trou ! pense Marc. Devant la fenêtre de la chambre de Marie-Jeanne, il lui est impossible de penser à Chicoutimi comme à un trou. À une trouée, plutôt. Pas tout Chicoutimi, bien sûr. Marie-Jeanne vit à l'écart du centre, et si l'avant de la maison donne assez abruptement sur la route – c'est le seul défaut de cette jolie maison que lui ont léguée ses parents –, l'arrière, lui, débouche sur une érablière. En s'habillant le matin, il s'arrête devant elle. Marie-Jeanne toujours couchée ne dit rien, ne se retourne pas sous les couvertures, et c'est à croire parfois qu'elle retient son souffle. Marc aime penser que c'est par respect pour ce rituel, pour le laisser seul un moment. Une trouée, oui, quelque chose comme ça. Ainsi Marc a vu, semaine après semaine, la lumière changer sur les érables, avant même que ne change la couleur des feuilles, et a aussi senti l'air fraîchir. Avant-hier, ils ont encore dormi la fenêtre ouverte en dépit du froid – fraîcheur n'est plus le mot qui convient, désormais – et il a dû se hâter d'enfiler des chaussettes tant le sol était glacé, ce qui l'a entraîné dans une petite danse improvisée qui a fait sourire Marie-Jeanne. Ici, pense Marc avec agacement, toutes ces feuilles à peine jaunies, pas même rougies, et tombées en quelques jours, ont pris tout le monde par surprise. Mais la vision du sourire de sa maîtresse lui a réchauffé le cœur et il trouve enfin les mots pour répondre à Louis :

- Je ne crois pas que Marie-Jeanne ait le moindrement du monde envie de...

Marc se raidit soudain. Descendue sans un bruit, Andrée s'est approchée, elle s'assoit par terre, près de la table basse. Ça y est, pense Louis. Plus de

conversation possible, à présent. Andrée la terreur a fait son entrée. Cette ombre à qui il faut cacher des choses sous peine de... de quoi donc? Quel dommage que les femmes aient à traverser l'adolescence. Mais peut-on vraiment comparer Andrée aux autres jeunes filles? Chez certaines d'entre elles, il y a tout de même une promesse... Oui, il a déjà eu du plaisir à découvrir les traits d'une femme dans ceux d'une jeune fille. Mais chez Andrée... même toute petite fille, penchée sur un jeu, sa filleule a toujours eu l'allure d'un animal étrange.

– Mais, Marc, pour en revenir à cette femme dont je t'ai parlé tout à l'heure...

Non, c'est impossible. Il faut l'avouer, Andrée gêne par sa seule présence, par sa façon de regarder les gens sans lever le menton, de placer haut son regard là où commence la frange de cheveux noirs, là où se dessinent les sourcils touffus, de montrer tout ce blanc des yeux... il y a là quelque chose de pas net. Si vivre en ville signifiait déjeuner et souper face à ce regard, lui aussi en viendrait peut-être à préférer les piqûres d'insectes et les bars-restaurants où on fait jouer de la musique western. Lui aussi s'effondrerait dans un fauteuil avec cet air de condamné à mort. C'est de famille, on dirait, cette parfaite immobilité. On croirait qu'ils attendent un miracle... Ah merde, mais qu'est-ce qu'il fait ici? Qu'est-ce qui lui a pris de sortir, aussi? C'est ce téléphone qui ne sonne pas. Quatre jours qu'il attend près du téléphone! Il faut que ça cesse.

À l'exception du salon baigné de bleu à cause du papier des abat-jour, toutes les pièces de la maison sont dans l'obscurité. Toutes ces pièces qu'il a fallu chauffer, après une semaine d'absence, pour la première fois depuis la fin de l'été. La cuisine et la salle à manger, les chambres à l'étage. La chambre d'Andrée, son sac de voyage au pied du lit, la couette un peu froissée par son passage un peu plus tôt, l'oreiller bien replacé pour cacher la tache sur le mur; celle de Marc avec le grand lit sous un dais en bois, sans toile, sans drapé. Et le sous-sol avec sa pile de boîtes de vêtements entassés où la chaleur n'a pu encore s'infiltrer tout à fait.

Dans le salon au rez-de-chaussée, les courants d'air chaud des calorifères soulèvent imperceptiblement les rideaux des fenêtres.

Il faudrait penser au souper, dit Louis. Je vais vous faire des pâtes. Et il se réfugie dans la cuisine. Andrée se lève et, après une longue hésitation, l'y rejoint. Louis ouvre des portes au hasard, passe sa main sur son front.

- C'est l'autre armoire, pour les pâtes.

Andrée avec son doigt montre la porte à l'extrême gauche. Louis, désespéré, sort le sac de farfalles. Dans le frigo, pas de lait, pas de fromage, pas d'œufs...

- Il y a des boîtes de tomates, là, et aussi des oignons, et de l'ail. Et des herbes.

Louis, accroupi devant le garde-manger, se surprend à souhaiter ardemment qu'elle disparaisse. Mais elle s'assoit à la table, palpe le sac de pâtes.

- Mon père m'a rapporté cette semaine un nouveau papillon. Jaune, avec un point orange sur l'aile postérieure.

Il pose la planche à découper sur le comptoir. Par la fenêtre au-dessus de l'évier, il voit la ruelle noire. Et si ce soir enfin elle s'était décidée à téléphoner? Il ne lui est pas arrivé souvent de rappeler une femme après la première nuit, mais cette fois, il serait prêt à aller jusque là, si seulement il connaissait son numéro... oh! et si là, maintenant, elle lui avait laissé un message? Louis se retourne vivement à la recherche d'un téléphone. Andrée, les yeux sur la table, dit encore :

- C'est une variété qu'on trouve surtout dans le sud de l'Europe. Un peu aussi dans le nord de l'Afrique. On l'appelle d'ailleurs *Cleopatra*.

Louis fixe un moment la chevelure luisante, puis revient à sa planche, et commence machinalement à hacher l'oignon et l'ail. C'est pas possible! Lui rapporter un souvenir d'Europe! Marc ne se rend pas compte... faire Montréal-Chicoutimi et rapporter à sa fille une bestiole d'Europe. Louis dépose un poêlon sur la cuisinière, rouvre et referme la porte de l'armoire de gauche, pivote sur lui-même. Dans la porte du garde-manger, Andrée, au bout de son bras tendu, lui présente la bouteille d'huile d'olive. Agacé, incapable du moindre merci, Louis parvient toutefois à croiser son regard où il ne surprend ni malice, ni colère, ni déception.

Il est vrai, conclut-il après réflexion, que plus un mensonge est gros, mieux c'est. Oui, pour annuler un rendez-vous, mieux vaut dire que sa mère est entrée

d'urgence à l'hôpital que se plaindre d'une migraine subite. C'est une stratégie qui a fait ses preuves.

Il faudrait lui dire, pense Andrée. Avec les dents d'une fourchette, elle marque de points et de rainures le tissu d'un napperon. Il faudrait trouver le courage d'avouer à Louis, sinon à son père, qu'elle déteste le jaune.

*

Marc respire à peine. Sait-elle? L'a-t-elle entendu prononcer le nom de Marie-Jeanne? Pour être tranquille, toutes ces années, il lui a suffi de distinguer, de séparer, d'oublier pour un temps. D'oublier Montréal le dimanche soir. De rêver, de souhaiter Chicoutimi pendant deux jours. Trois-Rivières, Québec, les hôpitaux, les cliniques avec les échantillons et les démos puis, le mardi soir enfin retrouver Marie-Jeanne. Deux nuits, une journée entière à Chicoutimi. Si courte. Avant le retour à Québec, le crochet par Sherbrooke. Et là seulement, le jeudi soir au Motel l'Ermitage, Marc pouvait recommencer à penser à ceux de Montréal, à sa femme et à sa fille. Fermer un tiroir de son cœur, en ouvrir un autre. Distinguer, séparer, oublier. Aujourd'hui, constate-t-il avec angoisse, il ne sait plus...

Mais voici Louis et Andrée avec les assiettes. Ils souperont au salon, c'est une idée de Louis. Laure a peut-être téléphoné, à l'heure qu'il est, pense-t-il. Quelle soirée. Ça serait tellement moins lourd avec de la musique. Il faut absolument qu'il emmène Marc magasiner. Et s'il lui racontait tout, au sujet de Laure? Non. Un succès, et même un désastre, ça se raconte. Mais pas ça.

– Tu sais, cette femme dont je t'ai parlé plus tôt? Ça fait des jours qu'elle m'empêche de dormir... Je t'ai dit, je crois, qu'elle va jusqu'à sonner à ma porte. Eh bien, la nuit dernière, j'ai enduré la sonnette jusqu'à trois heures! Je songe à appeler la police. Il doit y avoir des recours contre des folles dans son genre. C'est carrément du harcèlement.

Andrée l'écoute attentivement. Tout en mangeant, elle lève sur lui son regard. Et ce regard, peut-être, rappelle à Marc celui des promenades en auto, quand elle avait trois ou quatre ans; on l'assoyait encore dans un siège d'enfant, ce qui lui

permettait, à lui, de bien voir dans le rétroviseur ses grands yeux impénétrables tournés vers la vitre, ou parfois fixés sur la banquette devant elle. À quoi pense-t-elle? Où est-elle? s'était-il parfois demandé. Et lui, à quoi pensait-il pendant ces balades en famille? Rouler sur l'autoroute, gagner du terrain à toute allure, ce mouvement, cette projection de l'automobile l'a toujours mis dans un état particulier, un peu hypnotique. France tenait toujours à apporter ses cassettes – elle avait ses chanteurs préférés – et fredonnait des paroles qu'il n'a jamais écoutées, qu'il n'a jamais fait l'effort de comprendre. Et lui? À la fois présent et absent. Capable de sourire et de répondre à France qui parfois cessait de chanter pour suggérer un chemin à prendre. Conscient aussi de la présence de l'enfant derrière lui. Et pourtant, perdu dans des pensées qu'il aurait été bien en peine de raconter. Oui, en fait, tout à fait ailleurs.

Marc tout à coup respire mieux. Il a, pour la première fois, le sentiment qu'Andrée est sa fille, qu'elle est comme lui. Et sa fille ne sait pas, pour Marie-Jeanne. Elle ne peut pas savoir : elle est ailleurs! Joyeusement, il attaque son assiette. C'est bon. Il prend une gorgée de vin. Il fait bon dans cette maison. Il n'y a pas de foyer, comme chez Marie-Jeanne – car il a fait un feu chez elle, hier, avant de partir –, mais c'est tout comme. Et quel bouffon, ce Louis! Il raconte n'importe quoi. Du pareil au même, ses vieilles aventures. Des fois, Marc se demande si Louis s' imagine qu'il le croit. Est-ce qu'il n'en met pas un peu trop, tout de même? Il pourrait faire attention, devant la petite.

Soudain sa gorge pique. Marc cesse de manger, les yeux sur sa fille qui ne semble voir que Louis. Comme elle le regarde! Il se racle la gorge et enlève son veston. Une immense fatigue s'abat sur lui. Les balades en famille, pense-t-il, ont dû avoir lieu dans une autre vie.

Dans la rue froide, penchés sous la bourrasque, des asters blancs et violets, des roses et de gros tournesols, sous les lampadaires, déploient leurs couleurs.